

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 39

Artikel: Une odyssée
Autor: R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Une odyssée.

Revenons-nous au temps où Bernardin de Saint-Pierre quittait la maison paternelle pour aller s'établir dans les bois et s'abandonner tout entier à son précoce amour de la nature ? On serait tenté de le croire, à voir les nombreux enfants qui, accusés de polissonnerie ou coupables d'avoir négligé quelque devoir scolaire, s'engagent sans souci dans les folles équipées dont viennent de nous entretenir les journaux.

Il est si triste d'aller s'enfermer dans une salle d'école, de se plonger dans l'étude de la grammaire ou de la géographie, alors que, selon l'expression du poète, l'automne sourit, que le soleil moins embrasé vous caresse de ses plus doux rayons, que la nature tendre et mélancolique, sur laquelle on lit déjà l'approche de l'hiver, vous invite à la promenade et à la rêverie !

Aussi voit-on de toutes parts éclore les Robinsons de douze ans. Il n'est pas facile de trouver une île déserte, et ils sont rares, ceux qui songent à courir les mers en quête d'aventures, mais l'imagination aidant, on se figure facilement qu'on découvrira quelque part une forêt vierge... vierge de leçons à apprendre et de devoirs à copier, et dans laquelle on pourra mener la vie simple et heureuse du héros de Daniel Foë. Les plus modestes se figurent que le travail des champs offre une suite infinie et variée de jouissances, et rêvent du jour où ils iront s'engager chez quelque cultivateur pour garder son troupeau. Cette idée conçue, il ne reste plus qu'à chercher les moyens d'exécution.

Permettez-moi de vous raconter comment s'y prirent deux jeunes garçons de ma connaissance, comptant entre les deux vingt-trois ans tout au plus, et par quelle suite d'aventures ils passèrent avant de rentrer dans la maison paternelle.

Pauvres enfants ! ils étaient bien malheureux ! une école le matin, une l'après-midi, quelques devoirs à préparer, le reste du temps consacré à l'amusement, aux repas et au sommeil. Cette vie était vraiment insupportable. Aussi pensèrent-ils aux charmes de l'automne et au bonheur de la vie en plein air. Ils songèrent d'abord à se rendre en Savoie, où ils ne manqueraient pas de trouver quelque forêt déserte. Leur intention était de s'y rendre, et de s'y construire une cabane. Dans ce but, ils se procurèrent des clous et firent aiguiser leurs couteaux.

Ils ne doutaient pas que le propriétaire, homme sans doute plus humain que leurs parents, ne leur donnât la permission de couper les arbres qui leur seraient nécessaires.

Ils ne prirent pas de grandes épées : jamais Robinson ne s'en était servi contre les cannibales, mais ils comptaient aller à la chasse aux renards, et comme ils avaient lu que pour s'emparer de ces animaux, il faut brûler du soufre à l'une des entrées de leur tanière et les attendre à l'autre, ils prirent une bouteille de soufre. Ils savaient que la poudre se fabrique en mélangeant cette dernière substance avec du salpêtre et du charbon, et comme ils ne craignaient pas le pistolet, ils se procurèrent un peu de salpêtre pour fabriquer de la poudre. Quant au charbon, ils en obtiendraient sur place en brûlant du bois.

Cependant, au dernier moment, un de leurs camarades, âgé de onze ans, au courant de leur triste destinée et de leurs projets d'avenir, leur dit qu'il avait un oncle à Ballens, que, s'ils le désiraient, il leur ferait une lettre de recommandation, et qu'ils seraient certains d'être traités avec bonté. Cette offre généreuse fut acceptée, et la lettre de recommandation écrite séance tenante. Elle était conçue en ces termes :

« Cher oncle,

Veuillez avoir la bonté de recevoir quelque temps, chez toi, ces amis d'enfance. Ils doivent aller gagner leur vie loin de Lausanne.

Reçois mes amitiés.

Ton neveu, F. P...

Mais il fallait trouver un prétexte à cette fuite. Le croirez-vous, chers lecteurs ? Voici celui qu'on inventa. Depuis quelques jours, on parlait beaucoup des complications diplomatiques suscitées à la frontière italienne par l'établissement de la quarantaine, et de la guerre qui allait probablement en résulter entre l'Italie et la Suisse. Naturellement, les Suisses seraient vaincus, les Italiens entreraient dans notre pays, saccageraient Lucerne, Berne, Fribourg, Lausanne, les villes, en un mot, et que deviendraient alors ceux qui n'avaient point d'armes ? C'est pourquoi nos deux ermites en herbe, désireux de conserver leur vie, déclareraient qu'ils n'avaient eu d'autres motifs de gagner la campagne.

L'exécution de leur projet fut facilitée par les circonstances. La réunion des instituteurs secondaires à Avenches leur procurait justement un congé d'un

jour et demi dont ils se gardèrent bien d'informer leurs parents. Ils convinrent de partir à l'heure où ils se rendaient habituellement en classe, et de prendre, dans leurs sacs, au lieu de livres et cahiers, un habillement complet, deux chemises, un peu de pain, le soufre et le salpêtre, leur couteau et un petit ouvrage indiquant les premiers soins à donner aux malades. Leurs amis, au courant de l'affaire, avaient juré de n'en pas dire un mot.

Tout cela se passa heureusement. Nos deux héros prirent la direction de Morges; en route, ils achetèrent un peu de pain... J'avais oublié de dire que l'un d'eux avait un peu d'argent, mais pas assez pour prendre le train. Puis, ils marchèrent longtemps, longtemps... Ballens n'arrivait toujours pas: il leur fallut se décider à coucher en route. Ils s'adressèrent à une auberge, à Villars-sous-Yens. Ils n'étaient pas assez riches pour se payer un lit, mais ils n'étaient pas fâchés de coucher sur le foin: c'était le commencement de leur vie future de bergers.

Au lever du soleil, ils reprirent leur course, et, vers midi, parvinrent à leur destination. Grâce à la lettre de leur ami, ils furent cordialement reçus, et envoyés aux champs pour garder les vaches, après avoir pris un frugal repas. Ils n'avaient ni rôti, ni confitures, c'est vrai, mais ils étaient maîtres d'eux-mêmes, sans souci d'apprendre la grammaire et la géographie, et de faire d'interminables devoirs.

Hélas! cette belle existence ne dura pas longtemps. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'ils goûtaient les charmes de la vie champêtre, qu'une dépêche de Lausanne venait demander au bienfaisant agriculteur de ramener chez leurs parents les deux écoliers en rupture de leçons.

Sans égards pour leurs misères, le bienfaisant agriculteur fit sa toilette, prépara son char à bancs, et les ramena à la gare de Morges, où il les embarqua dans un wagon à destination de la capitale. Ils y descendirent un peu désappointés, tristes comme celui qui s'éveille au milieu d'un beau rêve, mais ils avouèrent cependant que le retour en char et en chemin de fer leur avait semblé plus court et plus agréable que l'aller à pied et le sac sur l'épaule.

R.

La femme de l'avenir.

III

P....., 17 septembre 1884.

A Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*.

Permettez que j'entre, pour aujourd'hui seulement, dans la *charmante campagne* qui s'est ouverte pour le *Conteur*.

Et pour commencer, Monsieur, ne craignez pas l'incendie qui peut résulter de la proposition faite par Monsieur Dufour à la Constituante. Je ne crains pas d'affirmer que les femmes vaudoises, pas plus que leurs sœurs neuchâteloises, ne se feront de bile au sujet du refus de ces messieurs. Cela nous laisse bien calmes et bien indifférentes. Nos maris nous font une part très suffisante de labeurs et de

soucis pour calmer nos susceptibilités, notre esprit inquiet et remuant, notre besoin de discussion; et nous sommes très heureuses quand il nous reste quelques moments de liberté, de pouvoir aller au temple, écouter le pasteur choisi et nommé par le sexe capable, sans avoir le souci de le nommer nous-mêmes. Heureuses sommes-nous aussi, quand nous avons le temps de deviner les logogripes du *Conteur* et de lire les amabilités qu'il nous prodigue, comme à des poupées, destinées seulement, semble-t-il, à amuser ces messieurs.

Et loin d'être d'accord avec le poète qui nous appelle des trouble-repos, je vois où le bât vous blesse, et je crains que la peur qui prend le sexe fort, à la seule pensée que nous empiéterons sur ses droits, ne soit la peur de perdre ses aises, son confort et son doux repos.

Vous montrez le bout de l'oreille, quand vous dites dans un précédent numéro: Qui soignerait le pot-au-feu? Qui veillerait à ce que tout soit cuit à point et sans faute? — En effet, ce serait dur pour vous, messieurs, qui êtes si sensibles à l'appât d'un bon diner, ne vous donnant que la peine de vous asseoir pour le manger! Nous comprenons vos craintes, et même nous compatissons de tout cœur et d'avance à vos souffrances, si nous étions appelées à vous laisser livrés à vous-mêmes. Tranquillisez-vous, cependant; nous n'y sommes pas encore, *non parce que vous l'avez refusé, mais parce que nous n'en voulons pas* et que nous ne le demanderons pas. Vous savez que « ce que femme veut, Dieu le veut, » et si nous le voulions, nous y arriverions; mais, encore une fois, *nous ne le voudrions pas*.

Sur cette vérité, adieu, ami *Conteur*, et dors sur tes deux oreilles: il n'y a pas péril en la demeure.

Une abonnée neuchâteloise.

Madame, vous prenez les choses par le bon côté; c'est ainsi qu'il faut faire. Cependant, — permettez-moi de vous le dire, — vous dissertez sur un ton aigre-doux, qui nous ferait presque douter de votre sincérité et rappelle un peu trop cette jolie fable de Lafontaine, où le renard se trouve placé en face d'une treille dont il ne peut atteindre les fruits.

Vous n'en voulez-pas, dites-vous, du droit de vote, dans les élections ecclésiastiques; eh bien, si vous parlez sans réticence, pourquoi ne pas nous approuver franchement dans l'opposition que nous lui avons faite?... Mais, non, vous vous en gardez bien; vous nous raillez, au contraire, en représentant l'homme comme un enfant gâté, exigeant, qui aime à se faire servir et n'a d'autre souci, dans le ménage, que de s'asseoir à table pour savourer le repas que vos mains diligentes ont préparé.

Il est vrai que si la mère de famille ne surveille pas la cuisinière, ou ne dirige elle-même le potager, les meilleurs mets font, sur la table, l'effet d'une toilette riche, mais sans goût, dont tant de dames s'atiffent aujourd'hui.

Oui, il faut l'intervention de la femme dans l'appât du diner; nul mieux qu'elle ne sait faire mijoter le pot-au-feu; nul mieux qu'elle ne sait donner au rôti sa belle couleur, et choisir le bouquet garni